D'un procès l'autre, ennui de Sade

Francis Marmande

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/leportique/2798>

DOI : [10.4000/leportique.2798](https://doi.org/10.4000/leportique.2798)

ISSN : 1777-5280

Éditeur

Association "Les Amis du Portique"

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 2014

ISSN : 1283-8594

Référence électronique

Francis Marmande, « D'un procès l'autre, ennui de Sade », *Le Portique* [En ligne], 34 | 2014, document 1, mis en ligne le 05 février 2016, consulté le 08 avril 2021. URL : <http://journals.openedition.org/leportique/2798> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/leportique.2798>

Ce document a été généré automatiquement le 8 avril 2021.

Tous droits réservés

D'un procès l'autre, ennui de Sade

Francis Marmande

- 1 Juste après la guerre, en 1945, un jeune homme, Jean-Jacques Pauvert, se met dans l'idée d'imprimer Sade. De l'éditer, sous son nom et son adresse. La majorité légale est alors fixée, pour une trentaine d'années encore, à l'âge de 21 ans. Pauvert y court. Dix ans plus tard, ayant eu à connaître de cette publication, la très puritaine Commission du Livre émet l'avis qu'il y a lieu à poursuites pour quatre titres : *La Philosophie dans le boudoir*, *La nouvelle Justine*, *Juliette* et *Les Cent Vingt Journées de Sodome*.
- 2 Extraordinaire émanation des deux droites qui cartographient la IV^e République comme elles le feront de la Ve – la droite de gauche et la droite de droite, la *mano en la mano* –, symptomatiquement anxieuse de la protection de l'enfance, la Commission du Livre considère que ces quatre volumes publiés « mêlent à des propos sur la société du temps, des descriptions de scènes d'orgies, des cruautés les plus répugnantes, et des perversions les plus variées, et contenaient intrinsèquement un ferment détestable et condamnable pour les bonnes mœurs. » Raide comme la justice, un membre de la Commission aura lu Sade. Sade l'aura-t-il ébranlé ? Le 15 décembre 1956, s'ouvre à Paris, devant la XVII^e chambre correctionnelle, le procès connu par la publication de ses minutes sous le titre, *L'Affaire Sade*. Le jugement fut rendu le 10 janvier 1957.
- 3 Dans ses « attendus », aussi fondés en critique littéraire qu'en anthropologie et en morale, le tribunal « condamne Pauvert à 80.000 francs d'amende et aux dépens ; ordonne la confiscation et la destruction de l'ouvrage saisi. »
- 4 Vu d'aujourd'hui, ce n'est pas que l'affaire paraisse stupide. Elle est incompréhensible. Du moins nous entendons-nous pour le croire. En 1956, ce qui est en train d'advenir, grandeur nature, dans la France de 2014, est là, chiffres en main : l'entrée en masse des députés « poujadistes » (droite d'extrême droite dédiabolisée, dix ans après la Shoah), avec Le Pen, le plus jeune d'entre eux, et celui qui sera son mentor, lors de la première élection présidentielle à laquelle Le Pen se présentera, l'avocat Tixier-Vignancour. Quant à la IV^e République, entre deux valse de gouvernement et quelques ballets pastels, elle protège ardemment la jeunesse. À la réflexion, elle y met un zèle usant.

- 5 1957 et ce qui s'ensuit, c'est à la fois une grande effervescence créatrice, inventive, scientifique, la période de plomb des années d'Algérie, et des événements qui ne disent plus rien, mais donnent en négatif le non-sens de l'époque.
- 6 Exemple oublié qui prendra sens plus tard : Mauriac et *L'Express* se séparent. La guerre d'Algérie (les « événements ») les a unis. Le vieux moraliste chrétien aux secrets bien gardés, et le magazine engagé dans la protestation contre l'usage de la torture par l'armée française se séparent, ce qui fait, sur le moment, un certain bruit.
- 7 Trois raisons à leur rupture :
- 8 1/ affrontement avec J.-J. Servan-Schreiber sur le cas *De Gaulle* ;
- 9 2/ Mauriac ne supporte plus les dessinateurs de *L'Express*, notamment Siné, Tim et Effel – rôle central des dessinateurs, partout, aujourd'hui encore, d'autant plus qu'au regard de la littérature, de l'écrit, de l'éditorial, on ne les prend pas vraiment au sérieux ;
- 10 3/ surtout, Mauriac ne veut plus couvrir dans le journal la présence du « Mal ». Le Mal ? Quel Mal ? (On se pince). Ceci, qui suffit : en décembre 1960, *L'Express* a publié une interview de Pauvert, « éditeur spécialisé dans l'érotisme et le blasphème. »
- 11 Autant de faits – car ce sont des faits – dont la matière hétéroclite et profondément liée, s'est évaporée. Ils ne retrouveraient leur éclat qu'au prix d'un roboratif appareil de notes, ou du moins, de quelques rappels. Rappel du délit que constitue l'homosexualité ; rappel du crime qu'est l'avortement ; rappel, le droit à une libre contraception n'est pas à l'ordre du jour, c'est le moins que l'on puisse dire. Le tout enrubanné d'une farandole de censures aussi ingénieuses que bêtes (sur les mœurs, les titres de films, la conduite dans la rue, les dessins, les journaux, les publicités, les livres, les affiches de cinéma). Cette passion d'interdire.
- 12 La distinguant du De Gaulle de l'Appel du 18 juin, on désignera cette époque du nom de *gaullisme.2* – ce franquisme à visage humain. Visage humain, pour peu que l'on passe sur la torture en Algérie, les 200 ouvriers maghrébins jetés dans la Seine, le 17 octobre 1961, l'enlèvement de Mehdi Ben Barka, et quelques autres détails...
- 13 Censures et contrôles des corps ? Comme toujours en pareil cas, sous l'apparence d'une loi commune, il y aura au moins deux vies, deux vits, deux vitesses, deux civilisations, parfois davantage. Pas seulement à l'intérieur du corps social, mais partout, dans chaque parti, dans chaque ordre, dans chaque famille, dans chaque posture, chaque position de classe. Mondes parallèles, un se divise en deux sur fond plus ou moins froid de lutte des classes. Quel effet produirait ce soir – aucun sans doute... –, la publication fracassante d'une « lettre ouverte à Monsieur François Mauriac, membre de l'Académie française, prix Nobel », que donne à lire *Arts*, le 6 mai 1964, sous la signature qu'il est convenu de juger peu recommandable, de Roger Peyrefitte. Aucun, sans doute, mais n'exagérons pas l'importance de cette publication (ou de la revue *Arts*), moins du fait que tout des mœurs, des lois, des organisations sociales, a changé du tout au tout, que parce qu'au fond, rien n'a changé, en pire.
- 14 Les débats de *L'Affaire Sade* à Paris, ne peuvent désormais se lire qu'au prix d'un tel jeu de filtres et de verres correcteurs, les uns collés aux autres, que l'on s'y perd : président intelligent, avocat affuté (Me Maurice Garçon), système de défense fondé sur le côté réservé, limité, de l'édition incriminée (2000 exemplaires pour public choisi), double entente, double langage, prudences feintes, conscience théâtrale de la scène, témoins prestigieux (à la barre, Bataille, Breton, Cocteau, Paulhan), d'un point de vue

strictement sémiotique, on n'est pas loin, en version comique et mineure, des formidables architectures illocutoires ou scénographiques de Sade.

- 15 Car le sens ne défaille pas moins devant *L'Affaire Sade*, que devant *Eugénie de Franval*. Nouvelle tragique qui commence ainsi : « *Instruire l'homme et corriger ses mœurs, tel est le seul motif que nous nous proposons dans cette anecdote. Que l'on se pénètre, en la lisant, de la grandeur du péril, toujours sur les pas de ceux qui se permettent tout pour satisfaire leurs désirs ! Puissent-ils se convaincre que la bonne éducation, les richesses, les talents, les dons de la nature, ne sont susceptibles que d'égarer, quand la retenue, la bonne conduite, la sagesse, la modestie ne les étayent, ou ne les font valoir : voilà les vérités que nous allons mettre en action. Qu'on nous pardonne les monstrueux détails du crime affreux dont nous sommes contraints de parler ; est-il possible de faire détester de semblables écarts, si l'on n'a le courage de les offrir à nu ?* » Que vise le procès ? L'éditeur ? La diffusion d'une œuvre terrible ? Le Mal ? C'est qu'il s'agit de Sade, de l'esprit Sade, du dispositif Sade, du miroir Sade, tendu par la perfection de ses récits aux lectures héroïques qu'ils suscitent, aux interprétations vengeresses qu'ils déclenchent, aux sommes académiques auxquelles on les soumet, non sans bénéfice. Par chance Pauvert, par chance Annie Le Brun (*Soudain un bloc d'abîme*).
- 16 Puisque *L'Affaire Sade* est dans toutes les mémoires, on s'en tiendra à quelques croquis d'audience :

Conclusions de l'avocat en style d'historique

- 17 Maître Maurice Garçon veut inviter la cour à trancher une controverse qui, à ses yeux, intéresse tous les écrivains. Il fait l'historique du processus qui conduit à la création de la Commission instituée par un décret-loi daté de 1939, « 1939, cette grande école de moralité. »
- 18 Me Garçon (1889-1967) n'est pas le premier venu : polygraphe, parolier, aquarelliste, avocat de Violette Nozière, on le sait féru d'ésotérisme et de prestidigitation, mais le présenter ainsi le défigure. Il détient une bibliothèque importante sur le Diable. À la fin des années 1920, il donne des conférences à l'Institut métapsychique international, sur les guérisseurs, la sorcellerie, la magie noire, etc. Semble rester extérieur au surréalisme. Participe avec Roland Dorgelès au canular de la toile signée Boronali.
- 19 En 1931, fait divers qui orchestre les conversations (intéressant), « l'affaire Mme Favre-Bulle » : Mme Favre-Bulle qu'on accuse d'avoir tué son mari, avant de s'échapper avec son amant. Me Garçon représente la partie civile. Mauriac dénonce sa cruauté à l'égard de l'accusée. Intéressant. Ils sont tous deux académiciens.
- 20 Élu à l'Académie française en 1946, avec Pagnol, Jules Romains, Claudel et Henri Mondor, pour renouveler quelques places laissées vacantes par l'Occupation, Me Garçon est mentionné dans l'épilogue de *Bob le flambeur* (film de Jean-Pierre Melville).
- 21 Dans ses conclusions, l'avocat remonte à l'apparition de l'imprimerie, aux diverses « autorisations préalables », et à la relativité des mœurs, de la pratique du bien ou du mal. Longues considérations pour aboutir à la Déclaration des Droits de l'Homme, « *cet Évangile des Temps Nouveaux* ». Enfin, vient cette liberté de parler, d'écrire, d'imprimer, de publier sans que les écrits puissent être soumis à une censure ni quelque inspection préalable (Constitution du 3 septembre 1791). Me Garçon en dégage, « naturellement », le conflit qui n'est pas près de s'atténuer entre l'autorité et cette redoutable liberté.

- 22 Tactique ou convaincu, il convient que « cette liberté ne doit pas dégénérer en licence. » Ni en quoi que ce soit qui puisse froisser l'opinion générale. Entrant dans les détails, il examine le cas de la *bigamie*, s'étonne de la variété des solutions admises, rappelle le sens de violation d'un sacrement que prend la bigamie dans la civilisation chrétienne.
- 23 Il montre au passage qu'il ne saurait y avoir d'immutabilité des lois, et cite en exemple l'avortement. Ajoutant ceci qui détonne (nous sommes en 1956) : « *Et, tandis que nous montrons encore une rigueur que, pour ma part, j'estime légitime en l'état de nos mœurs, d'autres peuples, qui ne sont pas très loin, ont organisé la permission de réglementer les naissances comme résultant du principe de disposer de soi-même.* » Que, pour ma part, j'estime légitime... Concession ? Manœuvre ? Ou simple affirmation ?
- 24 Longues considérations sur la presse, les imprimés, l'offre, l'exposition et l'affichage d'imprimés autres que les livres : « *Cette distinction est capitale. Le livre est le véhicule noble de la pensée, c'est lui qui sert de support aux échanges intellectuels.* » Tout ce qui suit paraît fané, précautionneux, terriblement daté. On sait que c'est codé, crypté, intelligent, quand vient la liste de ceux qui on siégé le 16 décembre 1955, pour statuer sur le sort de *Juliette*. Des notables, des professeurs de droit, le représentant de l'Union Nationale des Associations Familiales, celui des « Gens de Lettres » s'étant fait excuser.
- 25 À la barre, Pauvert ne nie pas l'obscénité de Sade. Il maintient que « l'œuvre de Sade est une œuvre importante ». Le président : « Et que, par conséquent, de ce fait, elle n'est pas un outrage pour les mœurs ? » Etc. Pauvert plaide le fait que son édition – deux mille exemplaires interdits à l'affichage – est de peu de poids sur le public. Il se fait fort de fournir la preuve que la plupart des livres, non exposés, auront été demandés, achetés par des médecins, des universités...
- 26 Le président :
- 27 – Nous apprécierons.

Paulhan ou les points sur les i

- 28 Échange entre le président et Jean Paulhan, lequel s'apprêtait à citer Saint-Just :
- 29 – Vous trouvez que la pureté de cette destruction n'est pas dangereuse pour les mœurs ?
- 30 – Elle est dangereuse. J'ai connu une jeune fille qui est entrée au couvent après voir lu les œuvres de Sade, et parce qu'elle les avait lues.
- 31 [...]
- 32 – ... vous trouvez qu'il n'y a pas de danger à la rendre publique ?
- 33 – Monsieur le Président, c'est ce qu'on a dit de Freud, quand on a commencé à connaître la férocité de Freud.
- 34 En jeu, l'honorabilité dans la famille, le respect de la morale : « aligner ces scènes abominables et lassantes [...] vous ne considérez pas que cela constitue un danger ?
- 35 – Je ne le pense pas du tout, répond Paulhan ; il est très difficile de démontrer que l'homme est méchant sans le montrer à l'état de méchanceté.
- 36 Comme d'autres lecteurs, indifférents, admirateurs ou censeurs, le président signale le côté fastidieux, répétitif, lassant, de Sade. À partir de ce constat, ce sera chacun pour

soi. Le sémiologue admire la syntaxe des scènes, le censeur s'afflige, l'indifférent, espèce rare, referme le livre. Question agencement, répétitions, variations et carrés logiques, le pauvre d'esprit s'en remettra, le temps venu, à l'Oulipo, c'est moins compromettant. Le président s'accroche à son fétiche le « danger ». Paulhan : « Je relisais avant-hier la Bible. C'est un livre effrayant ! » Pris de court, le président, changement de siècle, en viendrait presque à défendre Baudelaire : « Vous trouvez que les points sur les i qu'il y a dans Sade ne sont pas plus dangereux que les insinuations... »

- 37 Un peu plus tard, l'avocat lui lit une lettre de Cocteau, absent de la séance : « Sade est un philosophe, et à sa manière, un moralisateur... »
- 38 – C'est Jean Cocteau qui dit cela ?
- 39 – Oui, Monsieur le Président.
- 40 Suite de la lettre : « L'attaquer serait attaquer le Jean-Jacques des *Confessions*. Il est ennuyeux, son style est faible, et il ne vaut que par ce qu'on lui reproche. » Le président : « Je suis d'accord sur un point : c'est qu'il est ennuyeux. »
- 41 Me Garçon : « Sur ce point, nous sommes tous d'accord. »
- 42 « Je ne parle qu'à des gens capables de m'entendre ; ceux-là seuls me liront sans danger. » Breton, absent aussi en audience, commente longuement cette « phrase bien souvent citée. » Il fait aussi de Sade un *moraliste*. Et soutient sans réserve Pauvert, son rôle, « sa contribution au rayonnement intellectuel de ce pays », qu'il réédite Sade ou qu'il réédite Littré.

Bataille, « c'est ici la philosophie que je représente »

- 43 D'une rhétorique minutieuse, l'intervention de Bataille est longue. Ses lecteurs, aujourd'hui, la connaissent bien. Chaque intervention de Bataille appartient de droit à son texte. Il insiste sur l'aspect démonstratif de Sade, sur ce qui n'avait jamais été dit avant lui : « que l'homme trouvait une satisfaction dans la contemplation de la mort et de la douleur. Cela peut être considéré comme condamnable et je m'inscris dans ce sens... » Mais alors, que faire du rôle historique considérable, que cette contemplation a toujours joué ? Et de la désobéissance à la raison qu'elle commande ?
- 44 « Sade est un homme qui a voulu non seulement dépeindre – et certainement il a voulu cela – dépeindre le plaisir, mais il a voulu dépeindre aussi le dilemme où était enfermé un homme qui vivait dans une société pour laquelle les provocations de la mort et de la douleur n'étaient pas rares, *une société où l'injustice régnait encore*. »
- 45 Pornographe ? On pourrait dire aussi que cette société, Sade la combat, « mais cependant il a participé à son esprit criminel ». La plupart du temps, « n'importe qui s'essayant à la lecture de Sade se trouve plutôt soulevé d'horreur. » Dans cet *entrelacement* (le mot plaisait à Sade) de nuances dont chacune décolore ou ravive celle qui la précède, Bataille – il représente aussi le corps des bibliothécaires – en tient pour une lecture réservée : « Je ne mettrai pas les livres de Sade à la disposition de mes lecteurs sans aucune espèce de formalité. » Moyennant quoi : « J'estime que pour quelqu'un qui veut aller jusqu'au fond de ce que signifie l'homme, la lecture de Sade est non seulement recommandable, mais parfaitement nécessaire. »

- 46 Il tombe d'accord avec le président qui le presse de reconnaître que cette philosophie destructrice ne laisse rien subsister. Le président ne voit pas que cet accord n'a rien de tactique, rien d'hypocrite, il est la simple réponse à une question. Bataille trompe le président sans jamais lui mentir. Il reprend les arguments de Pauvert. Y ajoute celui-ci, que l'on qualifiera comme on veut : l'aspect réservé de l'édition, son prix, tout montre qu'elle s'adresse à une curiosité d'érudits et ne saurait, d'aucune façon, inspirer quelque curiosité malsaine.
- 47 La fin de l'échange, digne des plus grands théâtres, provoque un indécidable sourire.
- 48 Le président en revient à l'apologie du vice, à sa diffusion, au danger que tout cela peut constituer.
- 49 Bataille : « Il me semble que non. Je dois dire que j'ai une confiance assez grande dans la nature humaine. »
- 50 Le président : « Je vous en félicite, Monsieur. Vous avez un optimisme qui vous fait honneur. »
- 51 Le substitut Maynier requiert selon son rang, non sans citer Blanchot. Me Garçon se livre à l'une des plaidoiries de sa vie, non sans rappeler incidemment que 1957 marque le centième anniversaire de *Madame Bovary*. Simple signal, en passant, au président, qui saura l'entendre. Prouvant le mouvement en marchant, il donne lecture d'un extrait – charmant mais tout à fait contraire à bien des lois tacites ou publiques, et aujourd'hui, deux fois plus – du *Journal* de Gide, tiré à des milliers d'exemplaires, destiné à être mis dans toutes les mains et s'étonne : dans le même temps où le Parquet poursuit la *Justine*, on a jugé les passages que je viens de lire, dignes de recevoir le prix Nobel. Pour faciliter la tâche de la cour : « Ni l'une ni l'autre œuvre ne méritent cet excès de sévérité, et cet excès de gloire. »
- 52 *Idée sur les romans*, cette préface détachée aux *Crimes de l'amour*, contient et prévient tous les éléments du procès dont on fit une affaire. Sans plus de paradoxe, de menterie, de rouerie ou de contradiction que n'en porte l'optimisme déclaré de Bataille. Sade : « Jamais, je le répète, jamais je ne peindrai le crime que sous les couleurs de l'enfer [...] Malheur à ceux qui l'entourent de roses ! Leurs vues ne sont pas aussi pures, et je ne les copierai jamais. »
- 53 Quel risque court-on au juste à éviter les afféteries de la morale, et s'en tenir à des dénouements que la logique du roman exige ? *Idée sur les romans* ne se contente pas de donner les clefs du texte à venir (il est là, il s'appelle Sade). Sade s'adresse toujours à son lecteur, sa lectrice. Il parle. Il dispute. Il moque. Il convainc. Avant recommandations et règles qui font de la préface un traité de l'écriture et de la composition, au-delà de ses intuitions étymologiques, *Idée sur les romans* est une fresque assez étonnante, une galerie de portraits scrupuleusement historique. Il n'y manque personne, même pas cet historien arabe Abul-cæcim-terifaben-tariq, « écrivain assez peu connu de nos littérateurs du jour », et sa fable de la *Tour Enchantée*.
- 54 Personne ? Si, et de façon criante, il y manque Laclos.
- 55 En 1792, Eugène Coignard ouvre, en lieu et place d'un couvent vidé de ses religieuses, une maison de santé pour riches « suspects ». Détenus ailleurs ou protégés, on les déclarait « malades », ils évitent ainsi la guillotine. Du 27 mars au 15 octobre 1794, Sade et Laclos y sont enfermés (ou protégés), ensemble.

- 56 On dit qu'ils ne se sont pas parlé. À la réflexion, l'un tient de Fragonard, le premier directeur de l'École Vétérinaire à Maisons-Alfort dont les pièces anatomiques font peur. L'autre, le cousin du premier, évoquerait, en plus méchant toutefois, Fragonard le peintre.
- 57 À partir de juin, une fosse attenante reçoit les corps des guillotins qui affluent par tombereaux de la Barrière du Trône (place de la Nation).
- 58 Il y a longtemps que La Maison Coignard a retrouvé sa chapelle et quelques religieuses, rue de Picpus à Paris 12e. Désormais, congrégation plus ou moins dispersée, et porte peu repérable sur la rue, le « cimetière de Picpus » est un des lieux les plus paisibles de la ville. Les deux fosses communes sont au fond du jardin. Un cimetière miniature abrite les tombes des familles de la plus ancienne aristocratie. Au-dessus de la tombe de La Fayette, flotte le drapeau américain. Même entre 1939 et 1945, il n'a pas cessé de flotter.
- 59 Et si Dieu existait, ou pour peu qu'il ne fût que la plus médiocre des inventions de l'humanité, dans un élan dont Bakounine perfectionnera la rage, « il faudrait s'en débarrasser. » Détestation de l'idée de Dieu, chez Sade, pile nucléaire des châteaux de l'imaginaire, système nerveux central de l'écriture, idée abhorrée de Dieu, en tant qu'elle choque sa raison et déplaît à son cœur.
- 60 Sade est inadmissible, Sade est indiscutable, Sade manie la terreur voluptueuse.
- 61 Je m'étonne encore que l'on sache, non pas quoi penser de Sade, mais comment penser Sade. Au XXe siècle ? Maurice Heine, Bataille, Michel Delon, Maurice Lever, Mishima, Annie Le Brun, Michel Surya, évidemment. À part pour ses censeurs, la justice, ou ces évaluateurs qui ont la santé militante de le constituer en imposteur apte à séduire les modernes, Sade reste un marqueur implacable. Le texte de Sade en sait plus sur ses lecteurs, que ceux-ci en leur sidération. *Scandaleux, subversif, sale, noir, diabolique*, etc. Comme tout carillon qui brimballe dans les corridors des lectures ordinaires, bientôt les volées de cloches, écoutez bien, ne sont plus dans le même tempo. Le battement qui en résulte et s'accroît, sans jamais répondre à quelque harmonie préétablie, donne une idée de l'effet que produit le texte de Sade. Il n'est jamais en phase, ou si exactement, qu'on l'oublie et se laisse embarquer.
- 62 On peut toujours se tapoter le menton devant la coïncidence (en est-ce une ?) qui le voit « élargi » dans un monde renversé. On peut tenter de se figurer *sa tête*, en 1799, quand il fait fonction de *souffleur* au théâtre de Versailles. Il n'y a là ni contraire, ni contradiction, pas plus en tout cas, que dans ce que porte son nom : « *sade* », en ancien français (Chrétien de Troyes), est la personne aimable. Parler *sadement*, c'est parler avec douceur. Chez Villon encore, le *sadinet* désigne le délicieux conin de l'aimée, tapi « *Dedans son petit jardinet*. »
- 63 *Sade rien* signifie « la jolie chose ». Il serait inutile de professer quelque admiration pour Sade, plus inutile encore de l'attaquer, ou alors en justice, téméraire de chercher en lui l'imposteur. Prenant à la lettre *la phrase* du XVIIIe siècle, la phrase des épistoliers, des prosateurs, des juristes, phrase dont on mesure la splendeur et l'éclat indépassable jusque dans les discours des révolutionnaires et des savants, Sade pousse tout lecteur, toute lectrice dans ses retranchements. *Encore un effort pour...* – stricte question de logique – est le principe.
- 64 Sade ? Son seul nom de Sade ? Non, sa scansion, son élégance, son principe de délicatesse et son rythme. Ce qui le coupe à jamais de toute approbation qu'il récuse ;

de la morale dont ses traités prouvent l'inanité ; du danger que son œuvre ferait courir. On n'en finira jamais de le racheter au nom de la valeur littéraire. Ce qui est désobligeant, moins pour lui, que pour l'idée du roman que trimballe cette évaluation. On n'en finira jamais, sans même voir que cela ne diffère en rien (sa prétendue valeur littéraire) d'un style que d'autres déclarent faible. Reste le ressassement, la répétition du même, et ces variations sans variantes qui créeraient chez les uns ou les autres, chez tous, croit bon de dire l'avocat à sa cause : *l'ennui*.

- 65 Il est regrettable que, si averse d'impressions sur les effets réels des prosodies de Sade sur les corps et les sens, sur les nerfs et les muqueuses, l'on s'interroge si peu sur ce passionnant motif de l'ennui. « *Lauréda, d'un lesté coup de main, se saisit de la brochure. – Est-il possible, Zoloé ? Quoi ? C'est cette production éphémère d'un auteur affamé qui a dérangé la paisible circulation de ton sang ! En vérité, tu me ferais pitié, si je n'avais envie de rire. Eh ! Bravons les sots caquets des prudes, les sarcasmes des dévots, les satires des jaloux et les petites trahisons des papillons musqués ; voltigeons de plaisirs en plaisirs, sans nous arrêter jamais.* » (*Zoloé et ses deux Acolytes, ou quelques décades de la vie de trois jolies femmes*)
- 66 S'arrêtant à la pornographie, au danger de la diffusion, au soin de la morale publique et pour achever de brouiller les pistes, au « style », les deux procès faits à Sade, en France comme au Japon touchent plus ou moins volontairement juste. On s'en prend à sa valeur, à sa portée ou à sa façon de penser. Sade l'a dit lui-même, cette façon n'est pas une manière : elle tient à sa complexion, au cours de son existence, à son unique liberté dans le monde (« et j'y tiens plus qu'à ma vie... »). Les fantaisies ? Quelques inhabituelles ou étranges qu'elles soient, voire « baroques », il les respecte toutes. Répète le mot : « je les trouve toutes respectables. » Deux raisons à cela : pas plus que de « la façon de penser », on n'en est le maître, « et parce que, bien analysée, la plus bizarre et la plus singulière de toutes, remonte toujours à un principe de délicatesse. »
- 67 On peut ouvrir les livres. Ça marche. Ça repart. Comme il a sa rigueur riieuse ou tragique, on choisit de lire le plus souvent dans l'ordre. La raison poussée au fond, encore un effort, ne manque pas de produire ses monstres, elle aussi. La logique mathématique des récits ou de leur dénouement, détient cette violence. Quand s'effondre la maîtrise ou que la raison se laisse désobéir, le désir, aussi impérieux et spontané qu'il paraisse, choisit et décide. Il a son jugement. Le manque, dont on fait tant de cas, par confession autobiographie, il faut croire, le manque toujours provisoire, peut l'agir, l'inciter, mais le désir ne saurait se confondre avec lui. Si bien que rien n'est plus contraire à l'effrayante injonction de ne jamais céder sur son propre désir, ce qui ne remonte même pas à quelque principe de délicatesse, que le prétendu ennui à Sade, que pour ma part je ne suis pas près d'éprouver.

RÉSUMÉS

Juste après la guerre, en 1945, un jeune homme, Jean-Jacques Pauvert, se met dans l'idée d'imprimer Sade. La majorité légale est alors fixée, pour une trentaine d'années encore, à l'âge de 21 ans. Dix ans plus tard, ayant eu à connaître de cette publication, la très puritaine Commission

du Livre émet l'avis qu'il y a lieu à poursuites pour quatre titres : *La Philosophie dans le boudoir*, *La Nouvelle Justine*, *Juliette* et *Les Cent Vingt Journées de Sodome*. Le 15 décembre 1956, s'ouvre à Paris, devant la XVII^e chambre correctionnelle, le procès connu par la publication de ses minutes sous le titre, *L'Affaire Sade*. Me Maurice Garçon, grande figure du barreau, défend Pauvert. Sont cités à la barre Paulhan, Cocteau, Bataille et Breton. Le jugement fut rendu le 10 janvier 1957. Dans ses « attendus », aussi fondés en critique littéraire qu'en anthropologie et en morale, le tribunal « condamne Pauvert à 80.000 francs d'amende et aux dépens ; ordonne la confiscation et la destruction de l'ouvrage saisi. »

AUTEUR

FRANCIS MARMANDE

Francis Marmande est Professeur émérite de l'université Paris Diderot (littérature contemporaine), chroniqueur au *Monde*, auteur de *Faites les fêtes* (Nouvelles éditions Lignes, 2012), pilote d'avion et de planeurs.